

**TEXTE N° 1 : Albert Thierry**  
***L'homme en proie aux enfants***  
**(Magnard, Paris, 1986)**

### Ils ne comprennent pas

Je ne sais pas enseigner la morale. C'est que je l'aime trop, oui, et trop subtilement. Je vois, après toutes mes abstractions, l'esprit de ces mioches qui dodeline ou qui halète. Je les mène à l'oasis. Je leur lis un chapitre des *Misérables*, celui que Victor Hugo a intitulé *Formes que prend la souffrance pendant le sommeil*, et où il raconte le rêve fait par Jean Valjean avant de se résoudre à se dénoncer pour Champmathieu. Je le citerai avec plaisir. Je serai sûr ainsi qu'on ne feuillettera pas mon livre sans y rencontrer une fois la beauté. Et ce sombre poème n'est peut-être pas très connu, puisque nos critiques littéraires ont laissé à un philosophe, à Renouvier, le soin d'en faire l'éloge. Je lus donc ceci du mieux que je pus :

"J'étais dans une campagne ; une grande campagne triste où il n'y avait pas d'herbe. Il ne me semblait pas qu'il fût jour ni qu'il fût nuit. Je me promenais avec mon frère, le frère de mes années d'enfance, ce frère auquel je dois dire que je ne pense jamais et dont je ne me souviens presque plus. Nous causions, et nous rencontrions des passants. Nous parlions d'une voisine que nous avions eue autrefois, et qui, depuis qu'elle demeurait sur la rue, travaillait toujours la fenêtre ouverte. Tout en causant, nous avions froid à cause de cette fenêtre ouverte. Il n'y avait pas d'arbres dans la campagne. Nous vîmes un homme qui passa près de nous. C'était un homme tout nu couleur de cendre monté sur un cheval couleur de terre..."

Ici Thomas, le brutal aux traits inachevés d'hydrocéphale, éclata grossièrement de rire. Je le punis avec colère et tristesse, puis je continuai :

"...L'homme n'avait pas de cheveux; on voyait son crâne, et des veines sur son crâne. Il tenait à la main une baguette qui

était souple comme un sarment de vigne et lourde comme du fer. Ce cavalier passa et ne nous dit rien.

"Mon frère me dit :

- Prenons par le chemin creux.

"Il y avait un chemin creux où l'on ne voyait ni une broussaille ni un brin de mousse. Tout était couleur de terre, même le ciel. Au bout de quelques pas, on ne me répondit plus quand je parlais. Je m'aperçus que mon frère n'était plus avec moi."

- Où qu'il était fourré ? demanda à mi-voix, avec une grimace oblique, l'un des Marcel, le discuteur, intelligent et nerveux qu'il est.

- On dirait que vous n'avez jamais rêvé, répliquai-je avec humeur, en donnant, avant de reprendre, un coup de règle violent sur la table.

"J'entrai dans un village que je vis. La première rue où j'entrai était déserte. J'entrai dans la seconde. Derrière l'angle que faisaient les deux rues, il y avait un homme debout contre le mur. Je dis à cet homme :

- Quel est ce pays ? Où suis-je ?

L'homme ne répondit pas. Je vis la porte d'une maison ouverte, j'y entrai. La première chambre était déserte. J'entrai dans la seconde. Derrière la porte de cette chambre, il y avait un homme debout contre le mur. Je demandai à cet homme :

- A qui est cette maison ? Où suis-je ?

L'homme ne répondit pas.

La maison avait un jardin. Je sortis de la maison et j'entrai dans le jardin. Le jardin était désert. Derrière le premier arbre, je trouvai un homme qui se tenait debout. Je dis à cet homme :

- Quel est ce jardin ? Où suis-je ?

L'homme ne répondit pas."

C'était trop. Il y eut une nouvelle insurrection. Les finauds protestèrent :

- Ce que c'est bête ! disait Marc.

- Qu'est-ce qu'ils faisaient, ces bonshommes ? demandait Léon. Pourquoi qu'ils ne répondaient pas ?

- On n'y comprend rien, murmurait le

second Marcel en écarquillant ses yeux clairs. Mais les autres, remuant leurs grosses mâchoires, étouffant dans leurs gros poings, Thomas la brute et Marcel le discuteur, Georges, Paul le paria et Théodore, tous ! Ils se crevaient impudiquement de rire.

- Vous êtes bien intelligents ! m'écriai-je. Pourquoi ne pas chercher le sens de ces visions ? Vous ne devinez pas que ce sont des faussaires, des menteurs, des immoraux, des hommes qui ont tué leur conscience ? Ils se turent. Non qu'ils fussent émus, mais ils avaient peur d'une punition. Je m'avouai enfin que je m'étais trompé, que cette beauté leur était trop dure. Plus sans doute pour moi que pour eux, j'achevai :

"J'errai dans le village et je m'aperçus que c'était une ville. Toutes les rues étaient désertes, toutes les portes étaient ouvertes. Aucun être vivant ne passait dans les rues, ne marchait dans les chambres ou ne se promenait dans les jardins. Mais il y avait derrière chaque angle de mur, derrière chaque porte, derrière chaque arbre, un homme debout qui se taisait. On n'en voyait jamais qu'un à la fois. Ces hommes me regardaient passer. Je sortis de la ville, et Je me mis à marcher dans les champs. Au bout de quelque temps, je me retournai et je vis une grande foule qui venait derrière moi. Je reconnus tous les hommes que j'avais vus dans la ville. Ils avaient des têtes étranges. Ils ne semblaient pas se hâter, et cependant ils marchaient plus vite que moi. Ils ne faisaient aucun bruit en marchant. En un instant, cette foule me rejoignit et m'entoura. Les visages de ces hommes étaient couleur de terre. Alors le premier que j'avais vu et questionné en entrant dans la ville me dit :

- Où allez vous ? Est-ce que vous ne savez pas que vous êtes mort depuis longtemps ? J'ouvris la bouche pour répondre et je m'aperçus qu'il n'y avait personne autour de moi."

On entendait la cloche. Ces enfants de mauvaise volonté sortirent, sans doute heureux d'échapper à mon commentaire. Mais moi, je n'échappai pas au leur. A peine étaient-ils dehors que le Marcel aux yeux d'eau verte, cet ingénieux pitre, sautant sur le vaste dos de Thomas, se mettait à crier :

- C'était un homme tout nu couleur de

cedre...

- Et aussitôt Marc se raidissait contre le tronc d'un tilleul, pour opposer le plus farouche silence à Léon et au deuxième Marcel qui l'interrogeaient :

- A qui est ce jardin ? Où suis-je ?

Et tous pleuraient de rire. **Moi, je souffrais, j'étais humilié, je plaignais la beauté.**

(page 39 à 41)

---

## Impudeur de l'intelligence

... Je ne sais pourquoi je leur conte en ce matin d'hiver la douloureuse histoire de Tristan :

- Ce philtre, c'est un breuvage magique, si vous voulez; mais aussi bien c'est la force naturelle de l'amour. Entre Tristan et Iseult, l'amour est noble ; entre la jeune fille et le vieux roi, nous l'aurions trouvé immoral. Peut-être encore, ce souhait obscur de mourir qui anime toutes les passions...

Ici, Henri, le regardeur de nuages, ouvre de grands yeux tristes; tandis que Léopold sourit bassement. Je m'arrête effaré, oubliant de finir, au bord du vertige.

... Plus tard, je me laisse entraîner par la violence de mon angoisse, et je leur confie ce que je commence à croire de la justice :

- La Justice réclamerait l'Égalité. Or, détruire les inégalités, sociales, intellectuelles, corporelles, entre les hommes, c'est une absurdité. Je passe sur les impossibilités. Pour être exactement égaux, deux hommes devraient aussi occuper la même position dans l'espace, c'est-à-dire ?... Eh bien, c'est-à-dire ?

Il se taisent. Je ne sais plus s'ils me comprennent. Mais il faut que j'aie jusqu'au bout .

- C'est-à-dire être identiques. L'Égalité, c'est l'identité. L'identité, c'est la disparition des formes. Résorption des hommes dans le sein de Dieu, pour les chrétiens; confusion des individus dans un ensemble sans nom pour les athées. La Justice. . . J'allais achever :

- La Justice, c'est le néant... quand j'aperçois à nouveau leurs faces tirées, leurs yeux qui se ternissent ; quand j'entends Léon murmurer:

- Ce n'est pas encourageant !

**Alors je m'interromps, effrayé de moi-même.** A qui donc est-ce que je parle ? Ces théories excitent mon nihilisme; mais le plus cher de mes amis, le seul que j'aime, il les ignore ! Et c'est à ces inconscients, à ces innocents, à ces irresponsables que je les jette! Pour quels effets ? **Je vis un jour le Marcel brun souffrir sous ma pensée comme on souffre sous le fer rouge.**

- Rencontrer une amitié sincère et pure, disais-je, c'est le plus grand bonheur qui puisse étonner un homme. Plus grand que d'avoir un frère. Un frère, on l'aime par habitude.

- Ah, non ! proteste Marcel.

- Un ami, continué-je, on le choisit. Un frère, il faut l'accepter. Un frère rend des services, un ami n'en rend pas; on est désintéressé.

- Msieu, dit Marcel, j'ai un frère, et pourtant...

Mais, le voulant à peine, je dois poursuivre:

- Un jour vient où nous jugeons nos frères. Si leur caractère nous déplaît, nous les abandonnons; et si non, nous les adoptons comme des amis. Seulement alors...

Je m'interromps. Je crains de conclure : voici Marcel tout pâle.

Je médite ensuite avec une machinalité douloureuse. **Pourquoi livrer ainsi à ces enfants mes idées les plus chères, et qu'ils ne peuvent entendre ? Vanité, enivrement d'autorité, délire ?**

**Mais ce n'est pas à eux que je parle.** A peine si je les questionne. Nul sourire aux yeux, nulle excitation aux langues; ma voix seule vers les cœurs invisibles ! **Je ne m'adresse ni aux Marcel, ni à Léopold, ni à Léon, ni à Henri: je m'adresse à un être de raison ou de déraison, à un fantôme imaginé subtil et savant, à la classe en tant qu'individualité, à la Foule.** Qui donc me garantit que, cette Foule mythique, ce soit le meilleur, le plus sincère, le plus laborieux de ses personnes qui la compose? Puis je me console. Ils ne me croient pas. Je sais bien comment j'ai fait. Mes maîtres quittés, mon esprit révolté se hâta de renverser toutes les idoles qu'ils avaient édifiées devant lui. La meilleure éducation, c'est la plus mauvaise. Si je voulais enseigner mes vrais principes, (en ai-je ?), j'exposerais les principes contraires

le plus dogmatiquement que je pourrais. Mais peu m'importe. Ce que je tiens pour exact et juste est faux peut-être, et absurde : **je consens, Marcel, Marcel, Henri, que des idéaux de ma jeunesse vous fassiez un fumier pour les vôtres. Il n'y a pour un homme de vérités que celles qu'il trouve.**

(pages 123 et 124)